

villages sont disséminées dans la vallée sur une longueur de cent kilomètres au moins vers le nord. Je crois donc, en attendant des renseignements meilleurs, que c'est par le San Pedro qu'il a atteint l'Arizona et qu'il s'est approché du rio Gila.

(La fin au prochain n°).

MÉMOIRES ORIGINAUX

LA

DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MEXIQUE

PAR LE MOINE FRANCISCAIN FRÈRE MARCOS DE NICE

EN 1539

PAR AD.-F. BANDELIER

(Suite et fin)

Il est surprenant que fray Marcos ne mentionne aucune rivière jusqu'ici, mais il ne faut pas oublier que tous les cours d'eau entre le Yaqui et le Gila, même le rio Sonora, ne sont que des ruisseaux, avant que les pluies d'été les grossissent. Après être entré dans le grand désert le 9/21 mai¹, il coucha près d'un fleuve la première nuit. Ce fleuve peut avoir été le Gila. Il est à noter ici que cette rivière est assez large et profonde entre San Carlos et le soi-disant Pueblo Viejo, mais que pourtant, s'il n'y a pas de crue extraordinaire, on peut la passer à gué à quelques endroits. Du San Pedro, là où les villages des Sobaypuris terminent, on peut y parvenir en trois jours, et en huit à dix jours de plus on atteint facilement Zuni à pied. Or les seuls villages permanents et bâtis de pierres, qui étaient habités par des indigènes au nord du confluent du San Pedro et du Gila, dans le xvi^e siècle et depuis, sont les pueblos des Zuni et ceux des Moqui. Il est donc naturel de chercher lequel de ces groupes pourrait être Cibola.

Je commence par les Moqui. Entre 1540 et 1599, ce groupe

1) *Relation*, p. 273.

contenait cinq ou sept villages¹. Cependant il est ici hors de question à cause de la grande distance à laquelle il se trouve. Ensuite, pour y arriver, il fallait toujours passer près de Zuni, et les Indiens qui guidaient Frère Marcos n'auraient pas manqué de le rendre attentif à la proximité de cette tribu. Il y a d'autres raisons qui prouvent que Moqui ne peut être Cibola, raisons que j'indiquerai plus au loin.

Reste donc Zuni, et pour déterminer si c'est là que nous devons chercher Cibola, il faut reprendre le fil de l'itinéraire à l'entrée du grand désert que fray Marcos avait encore à passer. Ce désert s'étendait jusqu'à Cibola.

Avant d'y entrer, le moine eut de nouveaux renseignements sur le compte des sept villes. Il est vrai que ces renseignements confirmaient toujours les précédents, mais on y ajoutait de nouveaux détails. Entre autres les Indiens affirmaient que la plus considérable des sept villes s'appelait Ahacus. Il avait déjà entendu parler de « Acus », mais il fait une distinction entre les deux : « Il existe aussi, d'après le rapport de cet Indien, un autre royaume très vaste, nommé Acus; car il y a Ahacus et Acus; Ahacus avec l'aspiration est une des sept villes, et la capitale Acus sans aspiration est un royaume². » Ces données provenaient d'un Indien originaire de Cibola, qui demeurait dans la vallée que je crois avoir été celle du rio San Pedro.

Estévanico, quoiqu'il eût pris les devants contre les instructions du missionnaire, n'en oubliait pas, pour cela, de certains égards dus au prêtre. Non seulement il lui envoyait régulièrement des nouvelles, mais il laissait derrière lui dans les parties dépeuplées et, à des intervalles d'une journée de marche, des abris pour la nuit, de sorte que le voyage du Père, accompagné

1) Il n'y a pas de doute que le Tusayan de Castañeda ne soit Moqui. Comparez Simpson, *Coronado's march* (dans *Smithsonian Report*, de 1869). Tusayan avait sept villages. *Voyage de Cibola*, p. 58; Jaramillo, *Relation*, p. 370. En 1584, Espejo visita les Moqui, et il y observa cinq pueblos, auxquels ils donna le nom de Mohoee. (*Relacion del viaje*, p. 118.) Il est impossible de déterminer la cause de cette différence. En 1598-99, Juan de Oñate en mentionne cinq aussi. Voyez *Obediencia y Vasallaje à su Magestad por los Indios de la provincia de Mohoqui* dans *Documentos Ineditos*, vol. XV, p. 137; *Obediencia y Vassallaje por los Indios de Aguatobi*. *Ibidem*.

2) *Relation*, p. 274.

comme il était en outre de beaucoup d'Indiens qui portaient des vivres ou les lui procuraient en chemin, se faisait avec assez de facilité¹. Il chemina ainsi pendant douze jours consécutifs « toujours bien pourvu de vivres, de cerfs, de lièvres, de perdrix². »

Au bout du douzième jour, il fut rejoint par un Indien, fils d'un des chefs qui l'accompagnaient, et qui avait suivi Estevan le nègre. « Son visage était tout décomposé et son corps couvert de sueur; tout son extérieur témoignait beaucoup de tristesse. Il me raconta ce qui suit : Un jour, avant d'arriver à Cibola, Estevan envoya sa calebasse avec des messagers, comme c'était son habitude, afin d'annoncer son arrivée. A cette calebasse était attachés un chapelet de grelots et deux plumes, l'une blanche et l'autre rouge. Quand les messagers furent arrivés devant le chef, qui réside dans cette ville pour le souverain, ils lui donnèrent la calebasse. Cet homme la prit, et voyant les grelots, il entra en fureur, la jeta à terre et dit aux messagers de s'en aller; qu'il connaissait ces étrangers, de leur recommander de ne pas entrer dans la ville, qu'autrement il les tuerait tous. Les messagers revinrent sur leurs pas et dirent à Estevan comment ils avaient été reçus. Celui-ci répondit que ce n'était rien, que ceux qui témoignaient du déplaisir de son arrivée le recevaient toujours mieux que les autres. Il continua donc son voyage jusqu'à ce qu'il fût parvenu à Cibola. Au moment d'y entrer il trouva des Indiens qui s'y opposèrent, ils le conduisirent dans une grande maison qui était en dehors de la ville, et ils lui enlevèrent à l'instant tout ce qu'il portait, des objets d'échange, des turquoises et beaucoup d'autres présents qu'il avait reçus pendant son voyage. Il passa la nuit dans cette maison sans qu'on lui donnât ni à boire ni à manger, à lui ni aux gens qui l'accompagnaient. Le lendemain, cet Indien ayant eu soif, sortit de la maison pour aller boire à une rivière qui coulait près de

1) *Relation*, pp. 267, 274. Ces huttes étaient quelquefois en terre, quelquefois en branches d'arbre. S'il avait passé par le pays à l'ouest du Tucson, il aurait été, à cause de la chaleur et des insectes, content de ne pas s'en servir!

2) *Idem*, p. 274.

là. Bientôt après il vit Estevan qui s'enfuyait, poursuivi par des habitants de la ville qui tuaient les naturels de sa suite. Aussitôt que l'Indien s'en fut aperçu, il suivit le cours de la rivière et alla se cacher, puis il reprit la route du désert¹. »

Ces mauvaises nouvelles se confirmèrent bientôt après. Ayant persuadé ses gens de continuer la route vers Cibola, ils rencontrèrent, à une journée de marche en cet endroit, « deux autres Indiens qu'Estevan avaient emmenés, ils arrivaient couverts de sang et de blessures. » Leurs rapports n'étaient que trop positifs. Non seulement le nègre, mais aussi presque toute son escorte, avaient été massacrés. Toute communication directe avec Cibola devenait impossible, même pour les Indiens, qui affirmaient « qu'ils n'oseraient plus aller à Cibola, comme ils en avaient l'habitude. » Aux prières du religieux de se calmer, de cesser les lamentations passionnées auxquelles ils s'abandonnèrent, ils répondaient : « Comment nous tairions-nous, ... sachant que nos pères, nos fils et nos frères qui étaient allés avec Estevan ont été tués au nombre de plus de trois cents ? » Ils ne se contentèrent pas de refuser toute obéissance ultérieure au missionnaire, mais un de ces Indiens qu'il avait amené de Mexico l'avertit qu'ils avaient décidé de le tuer lui-même, en expiation du massacre de leurs parents et de leurs amis².

Cette décision était très vraisemblable, et correspondait absolument aux mœurs et coutumes, aux idées et aux principes des indigènes en général. Fray Marcos se prépara donc à la mort, il distribua le contenu de toutes ses hardes, tous les cadeaux destinés aux habitants de Cibola, parmi ceux de la main desquels il attendait le coup mortel. Mais avant tout il voulait voir lui-même le pays qu'il avait si ardemment désiré, si laborieusement cherché; ses instances fléchirent enfin le cœur de ses compagnons, le calme et la résignation avec lesquels il se soumettait au trépas leur en imposèrent, et quelques-uns d'entre eux se décidèrent finalement à l'accompagner dans une reconnaissance fur-

1) *Relation*, pp. 274-278; Herrera, *Hist. général*, dec. VI, lib. VII, cap. VIII, pp. 157-159.

2) *Id.*, p. 277; Herrera, p. 159.

tive, laquelle devait être poussée jusqu'à proximité du village où Estevanico avait péri.

Ce fut vers le 5 juin (de l'année 1539)¹ qu'il arriva en vue de cette ville. « Elle est bâtie, dit-il, dans une plaine sur le penchant d'une colline de forme ronde, elle semble fort jolie; c'est la plus importante que j'aie vue dans ces contrées. Étant monté sur une hauteur d'où je pus l'observer, je vis que les maisons étaient construites comme les Indiens me l'avaient dit : toutes en pierre, à plusieurs étages, et couvertes de terrasses. Cette ville est plus considérable que Mexico.... Ayant dit aux chefs qui m'accompagnaient que je trouvais cette ville fort belle, ils m'assurèrent que c'était la plus petite des sept villes.... Enfin, après avoir bien observé les lieux il éleva dans cet endroit « un grand tas de pierres » et mit au sommet une petite croix, puis il prit possession du pays et revint sur ses pas « avec beaucoup plus de frayeur que de vivres²... »

Il n'y a pas de doute que fray Marcos avait parfaitement bien exécuté les ordres du vice-roi. Tout en montrant un courage héroïque lorsque tous l'abandonnaient, il avait cependant atteint le but de sa mission sans exposer ni sa personne ni sa vie. On est allé jusqu'à lui reprocher cette prudence, et de l'interpréter comme lâcheté, quand il ne faisait que son devoir. Ce devoir consistait à obtenir des renseignements, et à les apporter au Mexique. Au péril de ses jours il était allé s'assurer lui-même de l'existence de Cibola, il avait même eu l'idée, un instant, d'y entrer, « car je savais que je ne risquais que ma vie. » S'il n'a pas fait la tentative, les paroles suivantes l'expliquent et en même temps l'en justifient. « Enfin, considérant le danger, je craignis que si l'on me tuait, la connaissance du pays ne fût perdue³. »

1) Entré dans le désert le 9/21 mai, le religieux y chemina jusqu'au 21 mai, ou 2 juin, avant de rencontrer l'Indien qui lui apportait la nouvelle de la mort du nègre (p. 276). En y ajoutant les trois jours pour faire les quinze qu'il estimait nécessaires, nous arrivons au 5 juin, ou à un jour quelconque entre le 5 et le 10 du mois. — Herrera copie presque textuellement le rapport du franciscain.

2) *Relation*, p. 280. Herrera est un peu moins explicite.

3) *Relation*, p. 280. Herrera, *Hist. général*, dec. VI, p. 159, « i afirmaba el fr. Marcos, que estuvo tentado de entrarse en la Ciudad; pero que considerando,

Il rebroussa chemin. Les naturels qui étaient restés ses amis retournèrent en toute hâte à Iopax. « Je les rejoignis après deux jours de marche, je repassai le désert avec eux; mais on ne m'y fit pas un si bon accueil que la première fois, parce que les hommes et les femmes étaient tous en pleurs à cause de leurs parents qu'on avait tués à Cibola. J'en fus épouvanté, et je quittai aussitôt les habitants de cette vallée. Le premier jour je fis dix lieues, puis huit, puis dix, sans m'arrêter, jusqu'à ce que j'eusse franchi le second désert. » Malgré sa frayeur, il rechercha et aperçut de loin la plaine habitée et soi-disant riche en or, dont on lui avait parlé dans le temps sur les bords du rio Mayo¹, et revint enfin à Culiacan. N'y trouvant pas le gouverneur Coronado, il se rendit à Compostela pour le rejoindre². Le 2/14 septembre 1539, il comparaisait, dans la capitale de Mexico, devant le premier notaire de l'audience royale et du gouvernement de la Nouvelle-Espagne, pour lui présenter la *Relation* qui a formé la base de ces investigations³.

Cette relation n'est du reste pas la seule qu'il écrivit, car il en mentionne une autre dans laquelle il rapporte pareillement le nom des villages⁴. Le fait qu'il a composé deux rapports explique pourquoi celui que nous connaissons jusqu'ici laisse encore à désirer sous le rapport de la précision.

Pour reprendre le fil des études concernant la localisation de Cibola il me faut me reporter au point où fray Marcos, quittant les villages de la *dernière* vallée, entra dans le désert qui le séparait de son lieu de destination. En admettant que ces villages eussent été des Sobaypuris, et par conséquent dans la vallée du San Pedro, quinze grandes journées de marche conduisaient le frère *plus loin* que Zuni. A cheval j'ai fait le trajet de Zuni au Gila près de San Carlos (sans compter les arrêts), en huit jours. Les Sobaypuris étaient, il est vrai, à quelque distance

que si moria, no se podria tener relacion de aquella tierra, que la parecia la mejor de lo descubierto »

1) *Relation*, p. 257, 281; Herrera, p. 159.

2) *Relation*, p. 282.

3) Juan Baiza de Herrera, *Attestation*, p. 283.

4) *Relation*, p. 262.

au sud de cette rivière, mais il faut aussi dire que j'allais généralement au pas, et qu'en pressant on peut faire la tournée jusqu'à San Carlos en six jours facilement. La moyenne des distances quotidiennes que je parcourais était de vingt-six milles (44 kilomètres). Fray Marcos, marchant à pied et guidé par des Indiens, allait en plus droite ligne, mais moins vite, car les Indigènes lui témoignèrent beaucoup d'égards en allant. Au retour il fit des marches forcées de huit à dix leguas¹ (il ne faut pas confondre la legua avec la lieue française), auparavant il faisait donc moins. Une journée de marche de six leguas (ou de 27 kilom. environ) était une bonne moyenne. Retranchant de la distance totale que je parcourus, soit de trois cent cinquante-deux kilom. il reste toujours assez pour une douzaine de jours. Car, accompagné tel qu'il était, c'est-à-dire par des Indiens portant des fardeaux, cinq leguas ou vingt-deux kilomètres faisaient encore une assez bonne marche. Ensuite, l'on ne peut pas aller du Gila au Nord, et il faut faire des détours; même étant Indien. Le temps employé par le moine pour atteindre Cibola correspondrait donc à peu près à la distance qui sépare le rio San Pedro de Zuni². Pour atteindre les Moquis il faudrait de trois à cinq jours en plus.

Cibola était dans une plaine et aux flancs d'une colline ronde³. Tous les pueblos des Moquis étaient et sont encore bâtis au sommet de hautes mesas arides, séparées par de petites vallées⁴. Il en est autrement de Zuni. La petite rivière qui porte ce nom prend sa naissance à l'est du pueblo actuel et au nord-est du village appelé Pescado, à environ quatre-vingt-cinq kilom. de la frontière de l'Arizona, dans le Nouveau-Mexique. Elle coule vers le sud-ouest en moyenne, et entre dans le territoire défini par la

1) *Relation*, p. 280 à 281; Herrera, p. 159.

2) De Zuni au fort Apache, il y a, par la route actuelle, qui est la plus facile, 120 milles, du fort Apache au rio Gila il y en a 68, en tout à peu près 300 kilomètres. Du rio Gila au San Pedro, en passant par le fort Grant (la nouvelle garnison) il faut 2 à 3 jours de marche.

3) *Relation*, p. 279; Herrera, 159 : « que está asentada en un llano, en la falda de un cerro redondo. »

4) *Contributions to North American Ethnology* (vol. IV. L. H. Morgan, *House and House-Life of the American Aborigines*, p. 141). « They are seven in number, situated upon mesa elevations within an extent of ten miles, difficult of access, and constructed of stone. »

Merced (ou le titre territorial des Indiens de Zuni), près du Pescado. Ce dernier est un ancien pueblo de cette tribu, occupé encore aujourd'hui en partie, et qu'ils appellent Héshota Izina. De là, la petite rivière traverse pendant vingt-cinq kilomètres une vallée étroite et déserte, passant auprès des villages en ruines de Héshota-Uthla et Héshota-Ihluctzina, puis elle entre, presque au pied d'un rocher isolé et formidable, appelé la Mesa de Zuni, dans une plaine sablonneuse de vingt-cinq kilom. de longueur sur quinze à vingt de largeur du nord au sud. Cette plaine est la plaine de Zuni, elle est bordée par des hauteurs médiocres couvertes de sapins et de genévriers. Cette lisière monotone est surmontée par trois énormes rochers, taillés à pic, qui la dépassent et s'élèvent au-dessus d'elle comme autant de géants. Deux de ces colosses se dressent au nord de la plaine, le troisième et le plus célèbre la ferme brusquement du côté de l'est. Ce monstre a une longueur de dix kilomètres, et une hauteur de mille vingt-six pieds anglais au-dessus de la plaine, de laquelle elle s'élève presque partout en pans verticaux. Les quelques sentiers qui mènent au sommet sont à peine praticables, ils frisent la roche seulement, et en les gravissant on monte pour ainsi dire sur des abîmes toujours croissants en profondeur. Le haut est un plateau couvert en partie de genévriers et de quelques pins; il y a de la bonne terre cultivable et des étangs naturels dont l'eau dure toute l'année, si l'on a soin de les nettoyer et d'en augmenter le contenu en y amoncelant de la neige en hiver. Les Zunis appellent cette montagne tabulaire : To-yo-a-la-na, ou mont Tonnerre; ils s'y réfugièrent après 1680, et bâtirent au sommet les six villages dont les ruines ont été appelées par les Anglo-Américains Old Zuni, par erreur¹. Ce ne fut qu'après 1705 qu'on put les faire descendre dans la plaine où ils s'établirent dans le pueblo actuel².

1) C'est un fait tellement connu que je ne cite à l'appui que Diego de Vargas. Ms. Archives de Santa-Fé, 1694 : « En cuya dilatada mesa de mas de dos leguas se hallan vivir los naturales de dicha nazione Zunis de sus zinco pueblos hayandolos despoblado per los Apaches sus enemigos. »

2) *Gobierno de D. Francisco Cubero y Valdés* (vol. II, *Documentos para la Historia de México*) 3^e série, vol. I, p. 190).

Je me souviendrai toujours de la première impression que me produisit la vue de ces colosses en grès rougeâtre. Je les vis au sortir d'un vaste fourré de genévriers dans lequel j'avais erré pendant six heures à pied tout seul, et sans armes. Je n'avais rien mangé pendant vingt heures, et depuis douze heures j'étais sans eau. Je cherchais Zuni. C'était une journée calme, mais le ciel était couvert et il menaçait de neiger. En sortant des taillis, je vis les plateaux étendus devant moi dans toutes les directions comme une nappe sombre sous un ciel gris. Au sud-est seulement se dressaient dans le lointain d'énormes piliers de roches, semblables à des éléphants immobiles. Le soleil déchira un instant les nuages; ses rayons, donnant contre les parois rouges, transformèrent les piliers pour un instant en colonnes de feu. Puis le ciel se couvrit de nouveau et un orage commença à se former. J'étais encore à quinze kilomètres de la plaine et j'y entrerais au moment où les premiers tourbillons de sable la traversaient en mugissant, et que la foudre frappait le colosse le plus rapproché. L'orage fut de courte durée, puis la nuit tomba; une nuit noire, sans étoiles, froide et calme. Les ténèbres les plus complètes m'enveloppaient, je marchais à tâtons et en trébuchant. Enfin le ciel s'éclaira un peu, la lune se levait derrière les nuages, des étoiles commençaient à percer au zénith. Vers huit heures du soir je distinguais les contours d'une colline au-dessus de laquelle flottait un brouillard. Ce fut ma première vue du pueblo de Zuni, où j'eus le plaisir de passer de beaux jours auprès de mon ami Cushing.

Il y a plusieurs ruines de villages zunis dans la plaine. Trois d'entre eux étaient habités jusqu'en 1680. C'était Ha-lo-na, sur les ruines duquel le Zuni d'aujourd'hui est établi, Qa-quima dans une niche formée par les parois du sud de la grande mesa du Tonnerre et Mâ-tza-qui, près du pied et au nord-ouest de cette mesa¹. Il y a encore Pi-na-ua, à cinq kilom. au sud-ouest du village actuel, et deux autres ruines vers le côté nord de la plaine. En 1580, Francisco Sanchez Chamuscado visita Zuni et

1) Fray August de Vetancurt, *Crónica de la Provincia del Santo Evangelio de México*, édition de 1870, p. 320 à 321.

mentionna six villages¹; en 1583, Espejo en trouva six², et le même nombre est mentionné par Oñate en 1598³. Cependant il n'est pas sûr que tous les pueblos de la plaine aient été habités au xvi^e siècle. A quinze milles (25 kilomètres) au sud-ouest de Zuni, il y avait jusqu'en 1679, le grand village de Ha-ui-cu près des eaux thermales (*Aguas calientes*) lequel dut être abandonné en 1679, à cause des incursions des Apaches⁴, et à vingt-cinq milles (41 kilom.) au nord-est, dans la belle vallée de Nutria, il y a, en outre du petit pueblo de Nutria ou To-ya que les Zunis occupent encore aujourd'hui durant l'été, les grandes ruines de Hesho-ta Im-quosh-quin. Il y a donc, dans la plaine de Zuni seulement, six villages dont au moins trois étaient sans aucun doute occupés au xvi^e siècle. Depuis les hauteurs qui dominent la plaine au sud, on embrasse tous les six villages d'un seul coup d'œil. C'est du côté du sud que fray Marcos de Niza s'approcha furtivement de la « plaine » de Cibola.

Je ne puis mentionner Zuni sans joindre à cette mention un souvenir affectueux d'estime et de reconnaissance pour l'excellent ami auquel je dois les informations les plus précieuses au sujet de cette tribu, de ses coutumes, et des traditions de son passé. M. Frank Hamilton Cushing a passé quatre années au milieu de la tribu dans des buts purement scientifiques. Nous devons à ses recherches les premières notions systématiques et complètes sur leur organisation religieuse, leur rituel, leurs croyances. Il a ouvert pour nous le vaste champ de la mythologie indienne, lequel, jusqu'ici, avait été un labyrinthe confus et rempli de mystères. Avec une générosité peu commune il m'a communiqué les précieux résultats de ses recherches, et si j'en profite, c'est pour reconnaître en lui la source de tous les faits qui ont rapport à la tribu de Zuni et qui ne sont pas des

1) *Testimonio dado en México sobre el descubrimiento de doscientas Leguas adelante*, p. 85-92. Il l'appelle Cami.

2) Antonio de Espejo, *Relacion*, p. 177. Il appelle Zuni « Amé, Ami. »

3) *Obediencia y vasallaje per los Indios de la Provincia de Zuni*. (Doc. Inéd., vol. XV.)

4) Fray Silvestre Velez de Escalante, *Carta*. (Doc. para Historia de México, 3^e série, vol. I, p. 116.)

impressions de voyage ou des extraits d'auteurs plus ou moins anciens.

C'est à M. Cushing que nous devons la connaissance du véritable nom du pays et de la tribu de Zuni. Ce nom est Shi-uana, et eux-mêmes s'appellent A Shi-ui¹. Le mot de Zuni paraît pour la première fois dans les documents espagnols de 1598, et ceux-ci l'entendirent sur les bords du rio Grande, à San Juan et à Santo-Domingo, c'est-à-dire entre les Jehuas et les Quéris². Des documents officiels d'alors, il passa dans l'usage, et comme la langue castillane devint le moyen de communication orale entre les différents pueblos³, ce nom fut adopté en général. Shi-uana n'est pas sans une certaine analogie lointaine avec Cibola, surtout si l'on se permettait de supposer que fray Marcos, étant niçois, écrivait *Ci*, mais peut-être prononçait encore *Chi*! C'est possible, mais ce n'est guère probable⁴. Cependant il y a, au Nouveau-Mexique comme dans l'Arizona, des noms indiens tout aussi dénaturés aujourd'hui que Cibola par rapport à Shi-uana. Je citerai ici : *Pa-yo-go-na* changé en *Pecos*, *Hae-mish* en *Jemez*, *Or-li-son* en *Arizona*, *Styucson* en *Tuc-son*⁵.

Sans insister sur une analogie de son, qui peut n'être autre chose qu'une coïncidence accidentelle, je passe au fait qui, dans l'entreprise du frère Marcos, a été le moment critique : l'arrivée du nègre à Cibola et sa mort. Un événement pareil laisse des traces profondes dans la mémoire des tribus indiennes, il devient le sujet d'une tradition bien définie, cette tradition se communique, oralement, de génération en génération, et ce n'est qu'après bien des siècles, quand elle a cessé d'avoir une importance immédiate, qu'elle se réfugie dans le cercle plus restreint des hommes instruits. La tradition devient alors un mythe re-

1) Cushing, *Zuni Fetishes*, pp. 9, etc.

2) *Obediencia y Vasallaje á Su Magestad de San Juan Baptista* (Doc. Inéd., vol. XV, p. 114 etc.); *Obediencia etc., de Santo-Domingo*. (Id., p. 116-118.)

3) A l'heure qu'il est, les différents groupes linguistiques s'entretiennent en espagnol.

4) Ramusio (*Terzio Volume del Navigazione et Viaggi*, 556, p. 357-363) écrit Cenola.

5) Il y en a encore beaucoup d'autres. Ainsi : Ta-ui en Taos, Potzua-ge en Pojuague, Te-tzo-ge en Tezuque, etc.